

DENIS MONETTE

Les
Fautifs

roman

Les Éditions
LOGIQUES

Les Fautifs

Du même auteur

Autobiographie

Ensemble pour toujours, 2015

Romans

Adèle et Amélie, 1990

Les bouquets de nocces, 1995

The Bridal Bouquets (Les bouquets de nocces), 1995

Un purgatoire, 1996

Marie Mousseau, 1937-1957, 1997

Et Mathilde chantait, 1999

La maison des regrets, 2003

Par un si beau matin, 2005

La paroissienne, 2007

M. et Mme Jean-Baptiste Rouet, 2008

Quatre jours de pluie, 2010

Le jardin du docteur Des Oeillets, 2011

Les Délaissées, 2012

La Veuve du boulanger, 2014

La Trilogie

L'ermite, 1998

Pauline Pinchaud, servante, 2000

Le rejeton, 2001

Récits

Un journaliste à Hollywood, 1987 (épuisé)

Les parapluies du diable, 1993

Recueils de billets

Au fil des sentiments, vol. 1, 1985

Pour un peu d'espoir, vol. 2, 1986

Les chemins de la vie, vol. 3, 1989

Le partage du cœur, vol. 4, 1992

Au gré des émotions, vol. 5, 1998

Les sentiers du bonheur, vol. 6, 2003

En format poche (collection «10/10»)

La paroissienne, 2010

Un purgatoire, 2010

Et Mathilde chantait, 2011

Les parapluies du diable, 2011

Marie Mousseau, 1937-1957, 2012

Par un si beau matin, 2012

Quatre jours de pluie, 2012

La Maison des regrets, 2013

L'ermite, 2016

Pauline Pinchaud, servante, 2016

Le rejeton, 2016

Denis Monette

Les Fautifs

roman

Les Éditions
LOGIQUES
Une société de Québecor Média

*À Marcel,
Françoise, Gisèle,
Gérard et Louis,
les frères et sœurs
de ma défunte épouse.*

Prologue



Vendredi 8 septembre 2000

Chère Émilie,
Quelques mots pour te faire part de mon retour de cet étrange pays des jouvenceaux... Si nombreux, si beaux que Léonard de Vinci en aurait fait d'illustres tableaux. Stefano, Julio, Carlo, Nino... tous des prénoms se terminant par cette voyelle si chère à l'Italie. Mais Nino, sans tenter d'être scabreux, était le plus sublime. Lors d'une promenade sur les rives de la mer, je l'ai aperçu se baignant nu et j'en ai été émerveillé... Vingt-quatre ans, velu, avec une barbe de trois jours...

Affairée à son four où une pâte à gâteau venait d'être déposée, Émilie n'alla pas plus loin. Repliant la lettre de son frère, elle la glissa dans la poche de son tablier enfariné et laissa échapper un soupir de découragement. Un coup de foudre de plus ! Comme chaque fois que Paul lui écrivait. Il aurait pu lui téléphoner, lui parler de ses émois de vive voix, il aurait même pu lui faire parvenir un courriel, mais

le frère aîné préférait utiliser encore le stylo noir et le papier beige sur lequel l'effigie de la main tenant une plume de paon se répétait sur chaque feuille. Peut-être avait-il honte de lui avouer ces choses en personne ? Elle en doutait... Il lui avait tant de fois fait état de ses soirées turbulentes quand il avait pris un verre de trop ! Aucune retenue dans ces moments-là, il racontait ses nuits de débauche comme on le fait de ses journées de travail. Mais sobre, il préférait écrire, trouver des mots plus recherchés, tentant d'amadouer Émilie avec des : *Les paroles s'envolent, les écrits restent*, espérant chaque fois qu'elle se rende au bout de sa lettre, même après s'être arrêtée devant quelque insanité décrite sans gêne. Sachant fort bien aussi que sa sœur bien-aimée n'allait rien dévoiler de son satyriasis qui lui faisait multiplier ses relations charnelles. Jour et nuit, n'importe où, avec n'importe qui ! À l'insu ou presque de Manuel, son amant depuis vingt ans, avec qui il partageait un condo acheté sur le Plateau, pas trop loin du quartier « commercial » de la rue Sainte-Catherine où il allait assouvir son érotomanie en fin de journée, juste avant de rentrer chez lui et de demander à son conjoint : « Qu'as-tu préparé de bon pour le souper ? J'ai une de ces faims ! »

Paul était sans respect pour celui qui lui avait donné ses plus belles années. Ce Manuel qu'il appelait Manu et qu'il avait rencontré alors que ce dernier n'avait que vingt ans. Soit l'âge des conquêtes de Paul encore aujourd'hui. Un âge où ces jeunes hommes sont à l'apogée de leurs corps et de leurs pulsions, selon lui. Manu, conscient des déloyautés de son amant vieillissant, fermait les yeux sur les infidélités de ce dernier. Par amour, pour la passion qu'il

éprouvait toujours pour cet homme de cinquante-neuf ans, encore beau, quoique légèrement bedonnant. Pour ce Paul qui lui avait tout appris de la vie : les bonnes comme les mauvaises choses qu'il avait gardées en mémoire ou rejetées sur-le-champ. Cet homme l'avait tellement aimé naguère... Plus physiquement que de cœur, mais il l'avait aimé presque chaque soir avant... de le tromper. Une pause ou presque de son hypersexualité. Manu n'était pas dupe : les rentrées tardives, l'odeur des eaux de toilette étrangères, les prénoms et numéros de téléphone échappés par terre ou jetés à la poubelle. Mais Manuel se taisait et ne lui reprochait rien de peur d'un rejet qui l'aurait anéanti, lui si dépendant de l'autre depuis toutes ces années. Paul, homme cultivé, haut fonctionnaire au gouvernement provincial avait des connaissances sur le théâtre, le cinéma, la musique classique comme celle du jazz ou des ballades anciennes, le culte de l'histoire des pays les plus éloignés, tout comme des guerres les plus récentes et celles anticipées. Paul avait tout appris à Manuel, lui qui n'avait pas terminé son secondaire et qui avait quitté le toit familial à la mort de sa mère parce que son père buvait trop. Seul dans la vie, sans frères ni sœurs, Manuel l'avait suivi chez lui dès leur première rencontre, dans un restaurant où il était serveur. Pour ne plus repartir puisque Paul, épris après une seule nuit, lui offrit le gîte et le confort, ce qui n'avait jamais cessé depuis. Jeune amant du départ, Manu s'était senti avec le temps porteur de bagages et homme à tout faire dans cet appartement où il avait échoué. Pour Paul, il était vite devenu le Manuel de son quotidien, celui qui faisait tout ce condo richement meublé : la lessive comme l'entretien ménager, la

cuisine, l'épicerie, les gâteries... L'homme de maintenance, quoi ! Pour que celui qu'il aimait ne manque de rien. Encore séduisant à trente-neuf ans, presque quarante, Manu n'avait d'yeux que pour Paul qui, à cinquante-neuf ans, presque soixante, n'avait plus le charme d'antan. Émilie l'avait maintes fois prévenu de la vie de débauche de son frère, elle l'avait même incité à le quitter, mais le compagnon, fidèle et envoûté, ne comptait appartenir à personne d'autre, quitte à ne rien voir ni rien entendre des frasques de son vieil amant. Sympathique et compatissante, Émilie l'avait mis en garde sur les années à venir, sur le rejet possible de la part de son frère, de la solitude du plus jeune alors que le plus vieux serait peut-être en résidence... Mais Manuel faisait la sourde oreille. Pour lui, c'était si loin tout ça ! Paul, très en forme, ne souffrait de rien d'inquiétant pour l'instant, sauf d'une hypertension héritée du côté paternel. Et Émilie, lasse de ses recommandations inutiles, avait fini par baisser les bras, laissant l'amant aux bons soins de son frère en qui elle n'avait nullement confiance malgré ses bonnes intentions. Il lui avait dit : « Ne t'en fais pas, petite sœur, s'il m'arrive quelque chose, tout ce que je possède va aller à Manu, à part un montant d'argent destiné à ton fils, Joey, mon filleul. »

En fin d'après-midi, avant que son mari et ses fils rentrent au bercail, elle avait achevé la lecture de la lettre mise de côté et, profitant du temps libre qui lui restait, elle avait téléphoné à Paul à son travail pour lui dire :

— Tu pourrais te retenir dans tes descriptions pornographiques. Tu n'as pas à entrer dans les détails, je te connais assez pour les imaginer.

— Que veux-tu, je n'ai pas de retenue et j'étais si amoureux de Nino...

— Allons donc, amoureux ! Juste un de plus en passant ! Dès demain, un autre va te le faire oublier dans un bar du centre-ville.

— Tu me juges sévèrement, j'ai parfois des sentiments...

— Oui... le temps d'un assouvissement. Écoute Paul, tout ce que je peux te dire, c'est que ton état déplorable empire de jour en jour. À ton âge, avec les cheveux gris, tu ne crois pas que tu pourrais ralentir un peu. Tu as Manu...

— Je ne peux pas, Émilie, je souffre d'une dépendance, tu le sais bien... C'est comme être alcoolique ou narcomane...

— Alcoolique, tu l'es déjà ! Périodiquement, mais tu l'es quand même ! C'est ce qui te conduit à tes audaces et qui se transforme en une passivité totale... Un jour, tu vas te faire voler, tabasser, peut-être assommer...

— Ne crains rien, je suis prudent, je ne m'aventure pas n'importe où...

— Non, mais tu vas dans les saunas avec n'importe qui, tu me l'as déjà dit, Paul ! Il faut que tu consultes, ça se guérit une telle obsession, un bon psy...

— Arrête, je n'ai que cette déviation dans ma vie...

— Et Manu, lui ?

— Quoi, Manu ?

— Tu vas le contaminer, Paul ! Tu vas lui transmettre des germes et des maladies. Tu couches avec n'importe qui ! Tu le mets en danger !

— Voyons, Émilie ! Pour ce qui se passe entre Manu et moi...

— Il ne suffit que d'une fois, tu devrais le savoir pourtant... À ton âge ! Et ça vaut aussi bien pour toi ! Tous ces gars rencontrés au hasard, la malpropreté, les maladies vénériennes...

— Bon, tu as fini ? Je n'ai pas répondu à ton appel pour entendre tes remontrances. Je vais avoir soixante ans en décembre, je ne suis plus un enfant...

— Dans ce cas, ne te confie plus à moi, Paul. Ne me parle plus de tes ignominies, je ne veux plus rien apprendre de tes nuits sordides et encore moins lire en détail tout ce qui s'y passe. Laisse-moi reprendre mon souffle, livre-toi plutôt à Caroline !

Paul éclata d'un rire franc pour ensuite ajouter :

— Parlant d'elle, que devient-elle, la petite dernière de la famille ? Toujours heureuse à vendre des pilules, la pharmacienne ?

— Oui, et très heureuse avec William. Aux dernières nouvelles, ils planifiaient un voyage au Portugal, à peu près le seul endroit qu'elle n'ait pas encore visité.

— S'informe-t-elle de moi ?

— Non, jamais, et quand je mentionne ton nom, elle détourne la conversation. Tu devrais savoir que Caroline n'a jamais approuvé ton style de vie...

— Encore homophobe, la p'tite sœur ?

— Non, elle est assez ouverte sur le sujet, mais elle ne prise guère ta conduite.

— Qu'en sait-elle ? Tu ne lui dis rien, au moins ?

— Absolument pas, mais lorsque je lui apprends que tu es parti seul en France ou en Italie, je n'ai pas à lui faire de dessin. Elle se souvient de tes années sous le toit familial et elle s'imagine très bien ce qu'est ta vie.

— Bah ! qu'elle aille au diable ! Je n'ai pas à me justifier à Caroline, c'est toi ma confidente, Émilie, pas elle ! Sa vie, c'est son William et ses ventes de comprimés. Elle n'a même pas été capable d'avoir d'enfants...

— Elle n'en a pas voulu, c'est différent.

— Encore plus égoïste que moi, ça !

— Bon, on ne recommencera pas, si tu veux bien... Dis, c'est vraiment en janvier ou février prochain que tu songes à prendre ta retraite ?

— Oui, le temps est arrivé. 2001 s'en vient et j'en ai assez de me traîner au bureau chaque matin... Mais il faut que je parle à Manu avant...

— Pour lui dire quoi ?

— En temps et lieu, ma grande ! On va fêter ses quarante ans en novembre et mes soixante ans en décembre, on va laisser passer les Fêtes et, après, je te dirai où on en est et où on s'en va, lui et moi.

— Ensemble, j'espère... Tu n'as pas envie de...

— J'ai envie de rien pour l'instant, Émilie... On en reparlera si tu veux bien.

— Ça tombe pile, j'entends un des garçons mettre sa clef dans la porte, ma table n'est pas mise et mon bœuf aux légumes mijote encore.

Chapitre 1

Paul avait raccroché et, quelque peu songeur, il se demandait si sa sœur n'avait pas raison de le rappeler ainsi à l'ordre. Lui-même ne s'aimait pas dans ce dérèglement de sa vie, mais quelque chose de plus fort que lui l'incitait à poursuivre ses débauches, même quand il se jurait de tout laisser tomber. Difficile, voire impossible, après toutes ces années... Il soupira, ferma quelques dossiers et décida de rentrer à l'appartement retrouver celui qui l'y attendait patiemment.

De son côté, Émilie avait vite déplié la nappe, lorsque Joey surgit devant elle en lui lançant :

— Bonsoir, m'man ! T'as passé une bonne journée ?

— Oui, mon grand, et toi ? Pas trop pénible à l'université ?

— Non, comme de coutume... Les profs sont excellents et l'un d'eux nous a entraînés dans les sillages de Napoléon aujourd'hui.

— Tu connais tout de lui pourtant ?

— Je le croyais, mais j'en ai encore beaucoup à apprendre. Il n'y a pas que lui, maman, il y a tous ceux

qui l'ont entouré dans ses années d'exil. Des noms que j'ai notés et que je vais chercher sur Internet. Je vais essayer également de découvrir leurs visages pour mieux les cerner, parce que le prof en question, aussi bon soit-il, n'est pas tellement descriptif. Moi, quand j'enseignerai l'histoire, les élèves les verront, mes personnages illustres, ils n'auront pas à les deviner, à les imaginer, je vais les leur décrire...

— Ce que tu fais déjà sans cesse, Joey. Avec toi, on n'a pas à se demander si la voilure de ton copain est bleue ou blanche...

— Non, et même chose pour la force de son moteur ou la puissance de ses freins. Je suis très précis, je le sais, mais il paraît que c'est essentiel dans le cheminement que j'ai choisi. Un autre prof me l'a dit récemment. Tiens ! Mathieu n'est pas encore rentré ? Papa non plus ?

— Non, mais ça ne devrait pas tarder pour ton père. Quant à Mathieu, il n'était pas certain d'être là pour le souper. En médecine, les sessions sont de plus en plus exigeantes, il ne sait jamais à quoi s'en tenir. Et puis, il y a Sophie... Ils sont ensemble dès qu'ils le peuvent, ces deux-là.

— Ouais... Elle prend bien de la place, sa nouvelle blonde ! Johanne ne l'accaparait pas autant.

— Peut-être, mais ils s'aimaient moins. Ils se querelaient souvent, ils se questionnaient... Tandis qu'avec Sophie, une fille qui deviendra urgentologue, ils parlent le même langage et ils semblent vraiment se plaire.

— Si tu le dis...

— Tu verras quand viendra ton tour, Joey.

— Ben, c'est pas près d'arriver, m'man ! Et je ne cherche pas à rencontrer. J'ai mes amis, nos sorties de fin de semaine,

les films à voir, les bars où prendre un verre ou deux... Des filles, il y en a partout ! Pour jaser, ça va. Mais de là à m'embarquer...

— Attends, quand tu auras le coup de foudre...

— Pour l'instant, j'ai l'estomac creux. Viens que je t'aide avec la table. Ça sent bon ton chaudron, t'as acheté des Grissols au blé entier ? Tiens ! J'entends la porte qui s'ouvre, c'est sûrement Mathieu. Non, c'est papa avec le grand sourire comme d'habitude.

Renaud Boinard, chiropraticien de renom, entra, embrassa sa femme sur la joue et, après s'être lavé les mains, prit place aux côtés de son fils.

— Mathieu n'est pas encore rentré ?

— Non et il n'a pas téléphoné, mais on ne va pas l'attendre, il est déjà dix-huit heures, c'est l'heure de manger.

— Oui, tant pis pour lui ! Il mangera réchauffé ! s'écria Joey. À moins que sa Sophie...

Mais il fut interrompu par la sonnerie du téléphone. Émilie répondit et Mathieu, au bout du fil, la pria de ne pas compter sur lui pour le repas, qu'il avait encore un cours à terminer et qu'il irait ensuite manger au restaurant avec Sophie. La maman raccrocha et son mari lui demanda :

— Il ne vient pas ? Encore des cours ? Pas facile la médecine...

— Pas juste ça, papa, il y a aussi sa blonde qui décide pas mal de choses pour lui.

— Allons, Joey, ne parle pas ainsi, elle est très gentille sa Sophie, et très jolie en plus. Il est normal de vouloir se retrouver seuls...

— Ouais, mais de là à l’envahir... répondit Joey qui, on le voyait, n’aimait pas qu’une fille s’empare de son frère aîné qu’il affectionnait depuis qu’il était tout petit.

Ils soupèrent tous les trois et, après que Joey eut rapporté les mauvais côtés de Napoléon à son père, ce dernier, à son tour, lui parla de certaines patientes qui tentaient de lui faire réduire le prix de ses séances, comme s’il n’avait été qu’un simple massothérapeute, lui, chiropraticien depuis tant d’années.

Né à Paris d’un père français et d’une mère égyptienne, il avait cependant grandi à Montréal où la famille s’était installée après sa naissance. Donc, pas d’accent pour lui, d’autant plus que sa mère, morte très jeune, ne lui donna ni frère ni sœur avec qui converser. Son père, seul avec lui, l’éleva du mieux qu’il put et rendit l’âme à son tour dans la cinquantaine, alors que Renaud étudiait pour devenir chiropraticien. Orphelin avec deux tantes en Égypte qu’il ne voyait plus et un oncle en France qui n’avait jamais été près d’eux, il s’organisa dès lors avec sa vie jusqu’à ce qu’il rencontre Émilie Hérialut qui vint tout doucement combler un vide.

Enseignante dans une école primaire, elle avait abandonné son travail à la demande de son mari lorsqu’elle tomba enceinte de son premier enfant. Très à l’aise financièrement grâce à l’héritage paternel, Renaud Boinard fit l’acquisition d’une superbe maison de pierres grises construite sur un vaste terrain à Outremont, parmi les notables de ce quartier. Et sa profession allait la lui payer sans qu’il ne touche à ses placements qui lui rapportaient énormément.

Toutefois, ancré dans les mœurs de son père, il préférait que son épouse soit une femme au foyer avec son enfant à élever et les autres qui suivraient. Ce qu'Émilie ne contesta pas, peu grisée par l'enseignement et peu portée sur l'ambition. Un bon mari, une grosse maison, une luxueuse voiture et un petit à dorloter, voilà qui suffisait à son bonheur présent et à venir. Avec la bénédiction de sa mère qui la félicitait de ce choix très maternel. Son père, quant à lui, était décédé d'un arrêt cardiaque au début de la quarantaine, et avait laissé sa femme avec trois enfants : Paul, Émilie et Caroline. Madame Hériault se débrouilla fort bien en étant parfois économe, et sans chercher à refaire sa vie pour autant. Propriétaire d'une boutique de vêtements pour dames, Annabelle Hériault fit d'assez bonnes affaires pour subvenir aux soins de ses enfants ainsi qu'à leurs études respectives. Émilie, bien mariée, accoucha de son premier fils, Mathieu, suivi deux ans après, de Joey. Et là s'arrêta sa famille, car ses grossesses avaient été difficiles.

Or, vingt ans plus tard, à la mort de madame Hériault alors qu'elle était septuagénaire, Émilie, sa sœur et son frère héritèrent des biens de leur mère et de la petite fortune amassée avec son commerce qu'elle avait vendu à haut prix au moment de la retraite. Très à l'aise, plus que Paul qui dépensait énormément et que Caroline qui travaillait encore, Émilie se dévouait entièrement au bien-être de son mari et de ses deux garçons qui s'apprêtaient à réussir leur vie.

La soirée s'annonçait calme, Joey était parti chez un ami pour voir, sur son téléviseur à écran de soixante pouces, un film assez récent de Ben Affleck, et monsieur Boinard,

confortablement installé devant son téléviseur, regardait un bulletin de nouvelles tout en lisant *La Presse*, lorsque le téléphone sonna. Émilie, se demandant qui pouvait l'appeler, consulta d'abord l'afficheur de son sans-fil pour y apercevoir le numéro de sa sœur. Se retirant au boudoir avec l'appareil, elle répondit tout en s'y rendant :

— Oui, bonjour toi !

— Émilie ! Tu as le temps pour un bout de jasette ?

— Bien sûr, Caroline ! Renaud regarde son bulletin de nouvelles et je viens de m'asseoir dans mon petit fauteuil préféré pour causer. Comment ça va, toi ?

— Pas mal du tout. William n'est pas encore rentré pour le souper, il fait de l'*overtime* dans un nouvel immeuble où l'électricité doit être installée. Un gros contrat pour lui !

— Ah ! quel métier dangereux ! Moi, les décharges électriques...

— Voyons donc, William travaille dans ce domaine depuis des années ! C'est sa profession et il la connaît par cœur. Ne t'en fais pas pour lui.

— Et toi, pas d'heures supplémentaires ce soir ? Le personnel est au complet ?

— Oui, la caissière et la vendeuse sont là et la pharmacienne de soir est en poste. Moi, je me garde le jour. Mais, avec une collègue, nous avons l'intention d'acheter une pharmacie bientôt. Associée à une chaîne, bien entendu...

— N'y a-t-il pas un risque ? En affaires, de nos jours...

— Non, aucun ! Pas là où nous prévoyons nous installer ! J'en ai assez de travailler pour les autres !

— William est d'accord avec ta décision ?

— Absolument ! Il est dans les affaires, lui, non ? Il nous y encourage, ma collègue et moi, il va même investir dans notre commerce, et pour le reste, la banque s'en chargera.

— Je suis vraiment contente pour toi, Caroline. C'est une excellente nouvelle et Renaud sera fier de l'apprendre. Quoi de neuf en plus ? Tu prépares ton voyage au Portugal ?

— Non, j'ai changé d'idée ! Je ne veux plus aller au Portugal, ça ne m'attire pas. William a suggéré l'Écosse une fois de plus, mais on l'a déjà vue, du moins en grande partie, et je n'ai pas envie d'y retourner. Je ne détesterais pas la Chine, mais c'est lui qui recule devant ce choix. Alors, comme on n'a rien qui nous attire vraiment et avec tout ce qui s'en vient dès le printemps prochain, nous allons attendre en janvier et aller à Freeport aux Bahamas, pas loin, du soleil, du repos...

— Tu risques d'y rencontrer ton frère, il aime ce coin-là...

— Ne me parle pas de lui ! Il est revenu d'Italie, l'obsédé sexuel ?

— Caroline ! Sois indulgente, c'est sa vie et Paul n'a pas à nous rendre des comptes...

— On sait bien, tu l'as toujours protégé, toi ! Ce n'est pas sa vie qui me dérange, mais ce qu'il en fait. Que du... Tu sais ce que je veux dire, non ? Et la joie de nous en parler quand il le peut, ce que William n'apprécie pas.

— Ce n'est pas à son âge que tu vas le changer, Caroline.

— Je n'essaierai même pas ! Mais il pourrait au moins tenter de s'améliorer. Il va finir par salir le nom que nous portons à force de le traîner dans la boue. Il a un chum depuis des années, qu'il s'en tienne donc à lui ! Est-ce possible, à son âge, d'avoir des déviations de la tête jusqu'aux pieds !

— Tu exagères un peu...

— Non Émilie ! Lorsque tu t'es mariée, c'est moi qui suis restée à la maison pour le voir sortir et entrer avec n'importe qui en pleine nuit. Maman ne disait rien, elle priait pour lui, mais revenir avec quelqu'un devant sa mère et sa sœur... Comprends-tu pourquoi je lui en veux, Émilie ? Un irrespect total ! Trente ans plus tard, qu'il fasse ce qu'il désire, mais ne m'en parle pas. Maman faisait brûler des lampions pour lui, mais en ce qui me concerne, qu'il aille au diable !

— Bon, une prescription de pharmacienne, celle-là ? renchérit Émilie en riant.

— Les ordonnances viennent des docteurs, Émilie. Ne prends pas à la blague ce que je te dis sur lui. J'en ai tellement vu dans son genre, alors que j'étais jeune diplômée, venir à la pharmacie acheter de l'huile pour bébé, mais jamais de condoms ! Au moment où les risques étaient légion dans les années 80... J'aime mieux ne pas aller plus loin. Rien ne lui est arrivé ? Grand bien lui fasse ! Mais je plains son pauvre Manuel de perdre son temps avec lui. Paul est un égoïste de la pire espèce ! Il l'a toujours été ! Lui d'abord, les autres après, quand il ne sait plus quoi faire de son corps. Bon, on l'oublie, dis-moi comment se portent les garçons, Émilie.

— Mathieu étudie très fort, il persévère et deviendra le médecin qu'il désire être. Quant à Joey, l'histoire et l'enseignement le passionnent. Je suis privilégiée d'avoir de tels enfants, Caroline. Le bon Dieu m'a aimée...

— Tu les mérites bien, tu es une bonne épouse et une excellente mère. Et Renaud, toujours en forme ? Encore au boulot ?

— Oui, et pas près de prendre sa retraite, celui-là ! Finalement, il n'y a que moi qui ne travaille pas... Parfois, je me demande...

— Ne te demande rien, tu es pas mal gâtée, un mari avec de l'argent, la grosse cabane à Outremont, ta garde-robe, ta voiture... Que veux-tu de plus ? Je n'ai pas eu ta chance, moi ! Je travaille encore et William ne fait pas autant d'argent que Renaud, lui !

— Voyons, il a le portefeuille bourré avec ses installations d'électricité ! Et avec toi en affaires bientôt... C'est parce que vous n'arrêtez pas de voyager que tu ne cesseras jamais de travailler ! T'as fait le tour du monde...

— Tu pourrais en faire autant, ce n'est pas l'argent qui manque.

— Oui, mais j'ai encore des enfants à la maison, j'ai un mari qui est professionnel et qui n'a pas de remplaçant, lui.

— Comme si c'étaient de bonnes raisons...

— Qu'en sais-tu ? Tu n'en as pas eu, toi, tu n'as pas eu à te lever en pleine nuit pour eux, à les élever, à les attendre après l'école...

— C'était ton choix, Émilie ! Moi, les petits, non merci ! Je n'en ai pas voulu et je ne le regrette pas. Mais je ne t'ai pas appelée pour qu'on se compare l'une à l'autre ni pour parler de Paul, je souhaitais juste prendre de tes nouvelles.

— Alors, tu les as, Caroline. Rien de plus, rien de moins, tout va bien et comme il en va de même pour toi... J'oubliais, Paul aura soixante ans en décembre, on ne va quand même pas laisser passer cette fête sans la souligner...

— Ah non ! Dis-moi pas que t'as l'intention de le fêter en grand ? Pas au restaurant du moins ?

— Tu vois ? Tu as des réticences... Ne viens pas me dire que tu es ouverte sur l'homosexualité... Même celle de ton frère te dérange !

— Pas moi, mais William ! Il n'a rien contre les gais, il y en a qui travaillent pour lui. Ce qui le gêne, ce sont les manifestations de l'un envers l'autre en public. Manu est trop plein d'attentions pour Paul, ça attire les regards...

— Alors, il n'aura pas à s'en faire, ça va se passer chez moi. Il n'y aura que nous : Renaud et moi, les enfants et Sophie, puis William et toi. Mais je ne vous y force pas, Caroline. Libre à toi d'accepter ou de trouver un prétexte...

— Je t'ai toujours dit que je serais là dans les grandes occasions. Les mariages, les baptêmes, les anniversaires précieux... Alors, nous y serons, William et moi, mais ne t'attends pas à me voir lui sauter au cou. Paul et moi, tu sais...

— Oui, je sais, mais c'est une décennie si importante la soixantaine, et je sens que ça le contrarie...

— Sûrement ! Avec son genre de vie, un an de plus, ça doit coûter plus cher !

— Caroline ! Tu n'as que ça en tête ! Paul a quand même des qualités...

— Ah oui ? Lesquelles ?

— Je crois qu'il est préférable de clore le sujet.

— Oui, on se laisse, j'ai à préparer une liste de choses pour mon travail demain, et William est à la veille de rentrer. Donc, passe une belle fin de soirée et embrasse tes fistons pour moi.

— Je le ferai, bonne nuit et dors bien. Salue William de notre part et, un de ces soirs, il faudrait bien sortir ensemble tous les quatre...

— Nous trouverons l'occasion, Émilie. L'automne va être long, c'est si laid dehors avec toutes ces feuilles sous la pluie. Bon, on se quitte. À bientôt.

Émilie n'eut pas le temps de répliquer que la benjamine de la famille avait raccroché. Maussade comme d'habitude, Caroline s'empara de quelques dossiers à consulter au moment même où son mari rentrait de son dur boulot dans l'immeuble assez froid, sans fenêtres encore.

— Bonjour, ma chérie, tu as passé une bonne journée ?

— Oui, assez bonne, je viens de raccrocher d'avec Émilie.

— Ah oui ? Tout va bien de leur côté ? Les gars sont aux études ?

— Oui, tout va bien, sauf qu'elle a encore tenté de me parler de Paul en l'excusant sur les bords... Là, j'ai sauté un peu.

— Change de sujet la prochaine fois, ne t'emporte pas pour lui, il n'en vaut pas la peine. Quelle idée que de vouloir toujours dérouler le tapis pour lui ? Émilie devrait savoir que toi et Paul... Pis moi aussi ! Fichu d'beau-frère !

— Fichu ou pas, Émilie compte fêter ses soixante ans en décembre et nous sommes invités.

— Ah *shit* ! Où ça ?

— Reste calme, juste chez elle, et en famille seulement. Avec Manuel, bien entendu...

— Tu as accepté d'y aller ?

— Écoute William, je n'aime pas les chicanes, je ne veux rien provoquer de la sorte, nous sommes si peu nombreux. Nous allons nous y rendre, lui offrir un cadeau de

circonstance, mais ne t'en fais pas, je ne lui sauterai pas au cou !

— Ça va, je vais te suivre, mais je t'avertis, s'il commence à parler de cul après avoir bu, moi, je déguerpis !

De son côté, secouant son parapluie, Paul Hériault était rentré chez lui où l'attendait Manu avec un vin blanc qui respirait sur la table et un poulet en casserole qui mijotait sur la cuisinière. S'approchant de Paul, il l'aida à retirer son imperméable et, voulant déposer un baiser sur son front, il sentit son amant se dégager et contrer ainsi le geste. Déçu, Manu se contenta de lui demander si sa journée avait été plaisante, si le travail ne l'avait pas épuisé...

— Non, non, tout est correct. Comme d'habitude. Et toi, tu es sorti de tes murs, t'as visité des amis au moins ?

— Non, je suis allé acheter le poulet que j'ai préparé, rien de plus. De quels amis parles-tu ? Je n'en ai pas vraiment, ce sont les tiens qui viennent ici, parfois. Moi, être seul avec toi me suffit...

— Oui, je connais la rengaine, mais je n'aime pas que tu parles de la sorte. On dirait un couple marié et je déteste cette attitude. Ça fait... Bon, je me comprends ! T'as acheté un pain croûté ?

— Oh non ! J'ai oublié ! Je m'habille et je cours vite à la boulangerie avant que ça ferme...

— Non, laisse faire, je vais me contenter du pain tranché.

— Tu sais, si tu me permettais de t'appeler à ton travail, ces oublis n'arriveraient pas, tu pourrais me rappeler ce que tu désires.

— Non, pas d'appels au bureau, je te l'ai dit et je te le répète depuis vingt ans, notre relation n'a pas à être publique. Pas au travail, du moins.

— Tu me gardes à l'écart de ta vie, et pourtant tu ne te gênes pas pour descendre dans la rue Sainte-Catherine et t'afficher avec le premier venu... Là où tu pourrais être vu...

— Pas un mot de plus, Manu ! Surtout pas aujourd'hui ! J'ai assez de ma sœur pour me reprendre sans arrêt. Comme si j'avais besoin de ses conseils à mon âge ! Une sœur plus jeune que moi !

— Émilie t'aime beaucoup, tu le sais. Elle m'aime aussi. Elle est notre complice depuis vingt ans, Paul ! Ça mérite notre respect, non ?

— Bon, ça suffit, ça me regarde, c'est la mienne, pas la tienne. Quel vin as-tu ouvert ? Pas celui du dépanneur au moins...

— Non, le Saint-Véran que tu aimes bien. Je sais que tu préfères le rouge, mais avec du poulet... Depuis le temps, je devrais le savoir...

Paul ne répondit rien, mangea copieusement sans même remercier son amant pour le succulent repas et, rassasié, se dirigea vers le petit bureau où il se réfugiait quand il désirait être seul. Manu, accaparé par la vaisselle et les miettes à ramasser, leva la tête pour lui lancer :

— J'ai oublié ! Tu as reçu une lettre, elle est sur la commode de la chambre. Ça vient d'Italie !

Sortant de son bureau avec un sourire, Paul trouva le moyen de rouspéter encore une fois :

— Pourquoi sur la commode de la chambre ? C'est sur mon pupitre dans mon bureau que tu déposes mon courrier d'habitude. Tu n'apprendras donc jamais ?

— Excuse-moi, le téléphone a sonné, c'était pour les draps commandés. Je suis allé mesurer ceux du lit et la lettre était dans mes mains...

— Bon, ça va, ne t'excuse pas, je vais aller la chercher.

Paul se rendit à la chambre et s'empara de l'enveloppe verte avec des timbres de toutes les couleurs. Revenant dans son bureau, il referma la porte avant d'ouvrir la lettre qui venait de Nino, évidemment. Dans un anglais massacré, le jeune homme lui demandait s'il pouvait le recevoir à Montréal, s'il s'y arrêta. Une tante du côté maternel l'attendait à Ottawa, mais il aurait aimé passer une ou deux journées chez Paul s'il voulait l'accueillir. Sans penser plus loin que le bout de son nez, le fonctionnaire humait déjà le corps de ce bel Italien qui l'avait séduit sur la plage et ailleurs. Voulant renouveler ces agréables moments, souhaitant revivre cette folle passion, il allait faire en sorte de trouver la façon de le recevoir et de l'êtreindre de ses mains impudiques. Le soir venu, heureux dans ses pensées, anticipant la scène érotique qu'il allait vivre avec Nino, il se rapprocha de Manu qui, loin de s'attendre à quoi que ce soit au lit, sentit le pied de son amant lui flatter le mollet. Se retournant délicatement, croyant que Paul rêvait, il s'aperçut qu'il était éveillé, les yeux grands ouverts, un sourire inquisiteur en coin... Le regardant, il lui demanda timidement :

— Tu veux ? Ça fait si longtemps...

Paul se rapprocha davantage, saisit le bras musclé de son amant, le palpa, puis l'embrassa sur la nuque tout en cherchant ses lèvres. Sans répondre à sa question, il se frôla sur son compagnon en proie à une violente érection. Enchanté de la situation, Manu lui demanda :

— M'aimes-tu encore, Paul ?

Sans répondre, une fois de plus, il s'empara du corps de son amant comme il le faisait naguère, alors que Manu avait à peine... l'âge de Nino. Glissant une main moite sur la courbe des reins de son conjoint qui, surpris d'un tel élan, se prêtait à ses fortes poignes, Paul exigea plus de lui ce soir-là. Puis, satisfait, repu, lui tournant maintenant le dos, le presque sexagénaire, n'en déplaie à sa sœur ou à l'humanité entière, s'endormit sur des désirs pervers... Avec quelqu'un d'autre !

L'automne, de plus en plus frais, forçait les gens à revêtir leur imperméable et leur foulard pour se rendre au travail. Mathieu, très affairé par ses cours, avait fait comprendre à Sophie qu'il leur faudrait limiter les sorties pour ne pas nuire à leurs études. Elle fit un peu la moue, n'étant pas, sur ce point, aussi à cheval sur ses principes que son amoureux, ce qui causa une altercation dont Mathieu sortit vainqueur. Joey, de son côté, avait passé le cap de Napoléon et son exil, et naviguait ces temps-ci dans l'histoire du Canada, avec ses premiers ministres, leurs vérités et leurs fumisteries. Il avait son opinion sur chacun, manifestait en pleine classe, ce qui enrageait parfois ses profs qui n'aimaient pas être contrariés par les : « Détrompez-vous, monsieur, ce sont les Anglais qui avaient engendré... » d'un jeune blanc-bec qui croyait pouvoir modifier les pages des archives. Joey comprit qu'il valait mieux se taire et tout avaler en silence, quitte à se reprendre quand il serait à son tour devant des élèves. Parce que Napoléon ou Wilfrid Laurier n'étaient pas, dans son livre à lui, ce qu'on en disait dans les ouvrages de

référence. Études mises à part, le jeune homme se divertissait le plus souvent possible avec des amis dans les bars, ou installé confortablement dans les sièges moelleux des cinémas. Étudiant en histoire le jour, mais un peu plus dévergondé le soir, surtout quand il rentrait avec un verre de trop dans le nez, et que sa mère le lui reprochait. Fort heureusement il ne conduisait pas, mais ses parents n'appréciaient guère ce penchant qu'il avait pour les spiritueux et les bons vins de la Société des alcools, tout comme ceux des bars où on les vendait à gros prix. Trop gros... pour un étudiant qui se retrouvait bien souvent cassé comme un clou ! Mathieu, conscient que son frère bambochait un peu trop au détriment de ses études, ne s'en mêlait pas pour autant. Il ne voulait à aucun moment écorcher la bonne entente qui régnait entre eux. Joey ne jurait que par lui, il le savait et en profitait largement. Comblé par les attentions de son frerot, il préférait laisser les remontrances à ses parents pour ses mauvais penchants. Ce qui n'empêchait pas Joey d'être rempli de bonnes volontés, d'aider énormément à la maison, d'avoir le cœur sur la main, de songer à chacun, s'oubliant souvent pour donner aux autres. Mais Émilie, aux aguets, le surveillait de près. Elle craignait parfois qu'il ait hérité des vapeurs de l'alcool de son parrain, l'oncle Paul. Quoique Joey ne fît des abus que périodiquement... Mais à bien y penser, Paul aussi ! Était-ce donc de famille ?

Le mois de novembre se leva et, le 12, Manu fêtait ses quarante ans. Comme la fête tombait un dimanche, Émilie avait prévu l'inviter au restaurant avec les siens pour souligner l'événement. Paul accepta de bon gré, c'est Émilie qui

allait payer. Caroline s'abstint d'y assister, William aussi, et Mathieu se désista, prétextant des études importantes pour le cours du lendemain. Madame Hériault se retrouva donc à table avec quatre hommes, son mari, son fils Joey et les deux amants, si on pouvait utiliser encore ce terme. Manuel était ravi d'être ainsi comblé et remercia Émilie de ne pas l'avoir oublié. Elle lui offrit un joli pull noir d'un grand magasin, mais Paul se contenta de lui remettre une carte avec ses bons vœux, en lui disant que son présent l'attendait à la maison. On mangea copieusement, on profita du bon vin commandé en assez bonne quantité, quoique Joey, sentant le regard de sa mère sur son verre, le vidât plus lentement ce soir-là. Paul, empressé auprès de son filleul, le félicitait pour sa belle allure sans omettre de lui dire que son jeans d'un bleu pâle délavé lui allait à merveille. Un vêtement qu'Émilie lui reprochait d'avoir enfilé pour une telle soirée. Mais tout se passa dans la joie et l'agrément éprouvé par le fêté. Manu ne se plaignait pas de franchir le cap des quarante ans, il disait que c'était normal d'avancer pour faire place aux autres. Ce que Paul n'admettait pas, évidemment. On se quitta sur un au revoir sincère de la part d'Émilie et de son mari et, de retour à la maison, Joey leur déclara: « Il est sympa, ce Manu, oncle Paul peut se compter chanceux d'avoir un type comme lui dans sa vie ! » Sa mère acquiesça, sachant toutefois que son frère aîné n'était pas aussi entiché de son Manu que Joey pouvait le croire. Et à plus forte raison, puisque arrivés dans leur condo du Plateau, Paul avait dit à Manu, qui le remerciait encore de sa carte, que son cadeau n'était pas acheté, mais qu'il ne perdait rien pour attendre. Le pauvre ! Il allait l'attendre longtemps !

Décembre se pointa et c'était maintenant au tour de Paul de fêter ses soixante ans le 9 de ce mois. Ça tombait bien une fois de plus, c'était un samedi et Émilie avait tout mis en œuvre pour souligner l'événement chez elle avec toute la famille et Sophie, l'amie de cœur de Mathieu. Cette dernière avait apporté à Paul un petit éléphant gris, porte-bonheur s'il en est un, que tous admirèrent de près. Un traiteur était venu avec différents plats et desserts, le vin coulait à flots et la joie semblait de mise, même si Caroline et William souriaient plus souvent qu'ils ne riaient, peu heureux d'être là... de force ! Mathieu et Sophie s'étaient joints aux convives et Joey, encore vêtu de son jeans bleu et d'un t-shirt noir, amusait la galerie, le vin aidant, avec ses blagues de mauvais goût. Paul riait à gorge déployée, bien entendu, Joey était son neveu préféré. Il le voyait dans sa soupe ou presque... Et si Joey n'avait pas été de sa famille, bien là... Manu avait offert discrètement à son vieil amant un chèque-cadeau d'un magasin à grande surface, Émilie et Renaud lui avaient remis un superbe veston de velours côtelé gris, Caroline et William y étaient allés d'un cognac de qualité, ce qui ne serait pas perdu, et les jeunes, réunis sous un même pli, avaient acheté à leur oncle des mules en cuir véritable pour les froides soirées d'hiver. Bref, tout se déroula fort bien, ou du moins agréablement, et Caroline en profita pour engager la conversation avec Mathieu et Sophie pour ne pas avoir à le faire avec son frère et son chum. William s'adressait à Renaud, discutait affaires avec lui, et Paul et Manuel en étaient réduits à causer avec Émilie et Joey des mêmes sujets que lors de la fête de Manu en novembre dernier.

Toutefois, Caroline fit la bise à son frère avant de partir et William lui serra la main ainsi qu'à son compagnon. De retour chez lui avec son amant, Paul s'empessa de lui faire remarquer :

— Tu as vu comme elle était distante, Caroline ? Son mari également !

— Bah ! qu'importe, Paul, Émilie est si charmante et Renaud a toujours le sourire. De plus, avec tes neveux et la petite qui est pas mal jolie...

— Oui, heureusement que j'ai les Boinard pour me faire oublier le couple maudit...

— Ne dis pas ça, tout le monde s'est amusé et on t'a bien gâté.

— Ouais, si tu veux, mais tu ne vois pas tout ce que je vois, moi. J'ai les yeux partout, je ne suis pas dans les finances pour rien.

— On a eu une belle soirée, Paul, c'est tout ce qui compte ! Et moi, autant te le dire maintenant, ça ne me dérange pas que tu aies soixante ans...

— Ça te dérangerait que ça ne changerait pas grand-chose, Manu.

La neige, le vent froid, les guirlandes, les sapins décorés, les échanges de souhaits et de cadeaux et, dès le 3 janvier de l'année qui venait de se lever, tout était terminé. Émilie, férue des traditions, avait demandé à ses fils à table :

— Vous avez pris des résolutions, tous les deux ? On peut savoir ?

Joey sourit et s'empessa de lui répondre :

— Oui, moi j'ai décidé de ne plus me laisser marcher sur les pieds par les profs, de leur tenir tête, de les envoyer paître !

Renaud et Émilie éclatèrent de rire, et la mère, retrouvant son sérieux, ajouta :

— J'espère que t'as aussi promis de moins lever le coude !

— M'man ! Tu me juges mal ! J'prends juste un verre à l'occasion !

— Bon ! passons... Et toi Mathieu, aucune promesse de ton côté ? insista la mère.

Relevant la tête, fixant ses parents et son frère d'un regard sérieux, l'aîné répondit :

— Elle est prise, elle s'est même transformée en décision et c'est parti, j'ai rompu avec Sophie.

Les Fautifs

Montréal, début des années 2000. Que de chemin parcouru par les membres de la famille Hériault qui, tour à tour, font le bilan de leur existence en regardant impunément le Ciel pour ensuite baisser les paupières... Les uns avec des remords plein le cœur, les autres à songer au mal qu'ils ont pu faire sans vouloir l'admettre. Ils ont des regrets, ils implorent intérieurement le pardon de leurs fautes, de leurs péchés...

Paul, homosexuel infidèle et alcoolique, perdra-t-il l'amour de celui qui partage sa vie depuis vingt ans? Et sa sœur cadette, Caroline, possessive et jalouse, qui traite son mari, William, avec impertinence, trouvera-t-elle sa parcelle de bonheur? Puis Renaud, pourtant bon père, pourquoi affiche-t-il une préférence pour son fils aîné, Mathieu, au détriment de son plus jeune, Joey? Enfin, au centre de cette grande famille se tient Émilie, l'épouse aimante, la mère protectrice, celle vers qui toutes les confidences se dirigent. Aura-t-elle un peu de répit?

Tout cela et beaucoup plus encore dans *Les Fautifs*, un roman contemporain bouleversant qui ne laissera personne indifférent.

Natif de Montréal, DENIS MONETTE est un véritable maître des best-sellers, qui a vendu à ce jour plus d'un million d'exemplaires et dont le lectorat ne cesse de croître. De ses recueils de billets jusqu'à son plus récent roman, en passant par le récit de son enfance et son autobiographie, on ne peut qu'être touché par la sensibilité de ses nombreux écrits, qui vont droit au cœur.

